

Imaginaire de l'habitation vue à travers les ouvertures

Marcel Moussette et Jean-Claude Dupont

Volume 13, numéro 1, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081701ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081701ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Moussette, M. & Dupont, J.-C. (1991). Imaginaire de l'habitation vue à travers les ouvertures. *Ethnologies*, 13(1), 83–94. <https://doi.org/10.7202/1081701ar>

Résumé de l'article

L'environnement matériel de l'homme répond à un certain nombre de ses besoins essentiels qui peuvent être divisés en trois catégories : les besoins physiologiques, les besoins de sécurité et les besoins d'épanouissement. En s'inspirant de cette grille, nous avons pris la maison comme une unité de base, un microcosme de l'environnement matériel dans le but de savoir comment l'habitation satisfait aux besoins essentiels de l'homme. Pour mieux comprendre son fonctionnement, nous avons envisagé d'observer les ouvertures (portes, fenêtres, soupiraux, trappes, drains, cheminées, tuyaux, etc.) et de suivre le mouvement des gens et des objets tant vers l'intérieur (intran) que vers l'extérieur (extran) de la maison. De plus, nous avons comparé la maison rurale traditionnelle et la maison de banlieue d'aujourd'hui.

RESEARCH NOTE/NOTE DE RECHERCHE

IMAGINAIRE DE L'HABITATION VUE À TRAVERS LES OUVERTURES

Marcel MOUSSETTE

Jean-Claude DUPONT

CÉLAT

Université Laval, Québec

Madame de Staël disait que «l'exil est quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruel que la mort». La complainte du «Canadien errant qui parcourait en pleurant des pays étrangers» rappelle aussi que le bannissement, cette obligation de quitter le paysage de son pays, d'abandonner derrière soi ses possessions et ses êtres chers, constitue l'une des pires tragédies de la vie.

L'exil est aussi intérieur; tout le drame de Meurceau, dans *L'Étranger* de Camus, ne montre-t-il pas le manque de prise sur la réalité, cette impuissance à se constituer un univers à partir des êtres et des choses qui l'entourent?

À la suite de l'affirmation de Descartes, «Je pense, donc je suis», ne donne-t-on pas une existence au monde par les objets et les êtres qui nous entourent? N'avons-nous pas toute cette vision tragique de l'homme qui, les bras tendus, tournoie dans des remous du temps, s'accrochant désespérément aux êtres et aux choses que les flots du hasard amènent à sa portée?

Pour échapper à son destin, l'homme produit, acquiert des biens qui lui survivent. Il se reproduit, se contemple dans ses enfants qui, il l'espère, lui survivront aussi. Il s'entoure. Et la mort ne peut-elle pas être considérée comme cette grande «défaiseuse» des fils dont les humains se sont servis pour tisser leur cocon? À ce propos, citons l'écrivain soviétique Youri Oliesha décrivant la mort du vieillard Ponomarev :

Il y avait seulement un petit nombre de choses auprès du malade: les remèdes, la cuillère, la lumière, le papier-tenture. Les autres choses étaient parties. Quand il s'aperçut que son état était critique et qu'il allait mourir, il réalisa combien immense et varié était le monde des choses et combien petit était le nombre des choses qui lui étaient laissées. À chaque jour il restait moins de ces choses. Un objet familier comme un billet de chemin de fer était déjà irrémédiablement loin. D'abord, le nombre des choses à la périphérie, éloignées de lui, décrût; puis cette diminution se rapprocha plus près du centre, se faisant de plus en plus sentir, vers la cour, la maison, le corridor, la chambre, son cœur.¹

1. Yuri Olesha, *Envy and Other Works*, New York, W.W. Norton and Company, 1981, 288 p.

Le texte d'Olesha nous montre cette impuissance de l'homme dépossédé, dénudé. En prison, le pire châtement n'est-il pas celui de la mise au «trou» qui consiste à enfermer le prisonnier nu, dans un cachot sans meuble, sans éclairage, de façon à l'isoler non seulement de ses congénères, mais aussi de ses objets familiaux.

Cet environnement matériel dont nous nous entourons existe donc pour combler des besoins essentiels. On a dit de l'homme qu'il était avant tout un être social, mais en pénétrant les moindres recoins de la planète grâce à ses dons technologiques, il est aussi devenu une créature d'objets. Il dépend de ses objets, comme le rappelle, par exemple, la lecture d'un manuel de survie en forêt.

Quel est donc l'éventail de ces besoins à satisfaire? Une étude récente sur la dépense d'énergie par les humains dans le cadre de leur vie quotidienne nous fournit une première réponse à cette question. On y classe les besoins fondamentaux de l'homme en trois catégories principales :

Les besoins physiologiques qui englobent neuf fonctions : le métabolisme, la prévention des maladies, la protection contre la pluie, contre le froid, contre le bruit, contre les accidents, le repos, la réduction des tâches ingrates et le plaisir des sens.

Les besoins de sécurité qui se subdivisent en sept chapitres : la stabilité-continuité (le fait d'habiter un domicile fixe, par exemple), la sécurité proprement dite (protection contre le vol, les attaques à main armée, etc.), la défense contre les agressions sociales (stress de la vie active, pollution, promiscuité, etc.), l'appartenance à un groupe social (la façon de s'habiller, classique ou «punk», par exemple), la reconnaissance sociale (le désir de susciter le respect ou l'admiration des autres), l'affectivité (le besoin des relations amicales, amoureuses ou conviviales) et l'estime de soi.

Les besoins d'épanouissement, qui peuvent être ramenés à deux aspirations : l'évasion — changement (opposée à la stabilité-continuité et correspondant au besoin d'échapper à la quotidienneté) et le développement des talents et capacités (qui comprend aussi bien l'assouvissement de notre curiosité que l'expression de notre créativité)².

Pour en arriver à la satisfaction de ces besoins, selon l'emphase qu'il met plus sur l'un que sur l'autre, l'être humain va pratiquer un type de comportement qui aura un effet déterminant sur son environnement économique, social et matériel. De ces usages, on peut déduire un ensemble intégré de fonctions qui vont constituer la base d'un système culturel.

À ce point de notre réflexion, notre problème devient le suivant : devrions-nous appliquer notre lecture de la réalité matérielle à un ensemble culturel entier ou la limiter à un aspect significatif de cette culture? Vu le caractère encore très exploratoire de notre réflexion, il nous a paru qu'il valait mieux se limiter à un aspect particulier. Notre choix ne fut pas très difficile; un peu comme Malinowski avait décidé de prendre la famille comme unité à la base de sa démarche, il nous a semblé, du point de vue de l'environnement matériel, que

2. Françoise Paul-Lévy et Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace*, Collection Alors, Paris, Centre Georges-Pompidou et Centre de Création Industrielle, 1983, 345 p.

la maison, avec son microcosme, constituerait un excellent point de départ, en tout cas, un bon terrain d'essai. Voici ce que disait J.-P. Lebeuf à propos de l'habitation des Fali du Cameroun :

La maison terminée et habitée est semblable à l'humanité adulte apte à procréer; elle est le monde fini. Elle vit comme le monde qu'elle connote tant dans son organisation que dans sa continuité. Lieu d'existence de la famille dont elle constitue le point de départ et l'aboutissement entre lesquels s'écoule l'existence humaine, la maison constitue une représentation totale de la vie de l'Univers. Elle est un élément vivant qui, comme l'homme, respire, et la fumée qui s'échappe des toitures est assimilée à l'air expiré par les poumons. Les réparations qui y sont faites ne sont pas autre chose que les soins donnés aux malades et les sacrifices et offrandes sont encore destinés à pallier les manquements qui ont pu provisoirement désorganiser le monde par la faute des hommes. L'habitation écroulée est comparable à la mort des humains et à la fin du monde³.

En reprenant la liste des besoins physiologiques et socio-culturels que nous avons citée plus haut, on pourrait en arriver — mais cette fois du strict point de vue de l'habitation — à l'énumération suivante des besoins qui seraient les suivants : se mettre à l'abri du froid, de la pluie, de la neige et du vent; se reposer; manger et excréter; se laver et se soigner; se reproduire; vivre en société; se protéger contre les agressions sociales et le vol; travailler; rendre un culte.

À ces besoins du corps et de l'esprit de l'homme correspondent les principales fonctions de l'habitation qui se concrétisent dans l'environnement matériel. Construite et meublée pour l'être humain, l'habitation adopte le modèle de fonctionnement de son concepteur, en sorte que l'on peut parler d'une véritable «physiologie» de la maison avec son intrant composé de matériaux pris dans l'environnement qui, une fois absorbés, assurent le fonctionnement de ses différents «organes» (satisfaisant les besoins des habitants) et dont les productions et les restes constituent l'extrait qui est rejeté dans le milieu. On pourrait ainsi, selon le nombre et le degré de complexité des besoins à satisfaire, dresser des modèles illustrant les transferts de matière et d'énergie à l'intérieur et à l'extérieur de l'habitation.

Un tel va-et-vient de personnes, d'objets, de matériaux et de déchets suppose que les ouvertures jouent un rôle primordial dans le fonctionnement de l'habitation, un peu comme elles le font pour le corps humain. C'est donc cet aspect que nous allons privilégier en comparant les ouvertures de la maison rurale traditionnelle à celles de la maison urbaine de banlieue contemporaine, tant sur le plan de ses fonctions que des différents usages dont elle fait l'objet.

On nous dira que les deux exemples choisis sont deux extrêmes et qu'il existe toute une série d'intermédiaires dont l'étude nous donnerait une idée beaucoup plus complète du sujet traité. Nous en convenons. Mais puisqu'il s'agit d'une réflexion exploratoire sur un sujet encore peu étudié, du moins dans notre

3. Françoise Harrois-Monin. «Si l'énergie était rationnée», *Science et Vie*, n° 792, tome 131 (1983), p. 22-29.

perspective, nous pensons qu'il vaut mieux procéder ainsi afin de susciter un questionnement en faisant ressortir des différences, quitte à raffiner notre approche par la suite.

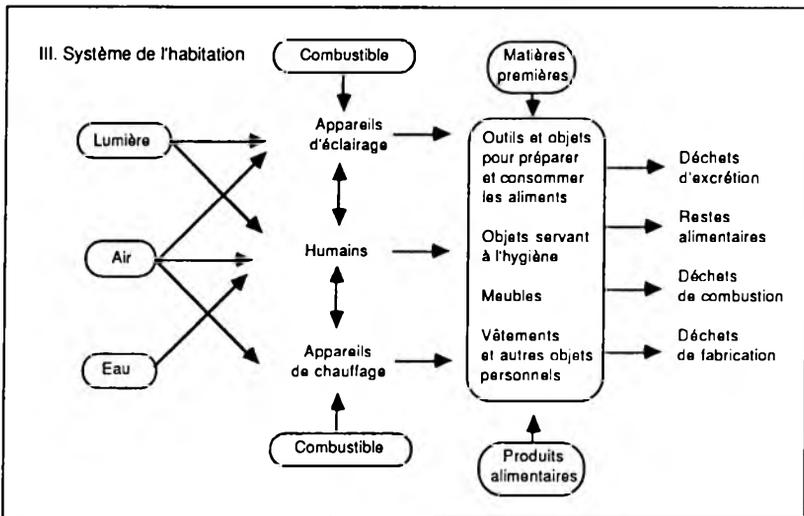
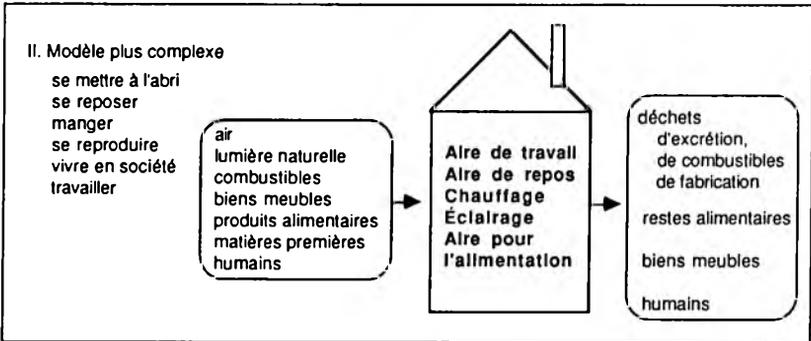
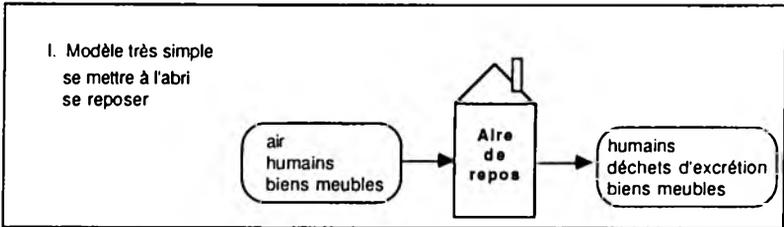
Nous verrons d'abord quelles sont les principales ouvertures propres à la maison traditionnelle rurale et certaines des caractéristiques de la maison urbaine contemporaine. Puis, nous reprendrons, une à une, les ouvertures dans le but de dégager leurs fonctions et usages dans les deux catégories d'habitation. Cette démarche nous permettra de déterminer la fonctionnalité respective des ouvertures, de cerner la signification que leur attribuent les habitants et, peut-être, d'entrevoir la part qu'elles occupent dans le domaine de l'imaginaire.

Les ouvertures de la maison rurale traditionnelle sont les portes, les fenêtres et les soupiraux, les trappes, les drains et la cheminée. Celles de la maison de banlieue contemporaine sont aussi les portes, fenêtres et soupiraux, les différentes entrées et sorties, de même que les ventilateurs.

Sur le seul plan des ouvertures, les deux types de maisons diffèrent sensiblement : dans la maison de banlieue contemporaine, la porte, qui dans la maison traditionnelle est l'endroit où se fait la majeure partie du va-et-vient des gens et des choses, est remplacée, dans la maison urbaine, par des «entrées» et «sorties» de petit calibre servant à transporter de l'énergie ou de l'eau ou à évacuer des déchets, de l'humidité ou simplement des odeurs nocives, rôle dévolu à la cheminée dans la maison traditionnelle. De même, la cave maintenant habitée, est devenue sous-sol et la «trappe de cave» de la maison traditionnelle n'existe plus. Il en est de même de la trappe conduisant au grenier. De plus, beaucoup de maisons de banlieue chauffées à l'électricité ne comportent même pas de cheminée⁴.

Nous allons maintenant passer en revue chacune de ces ouvertures en commençant par la plus importante : la porte. Dans la maison rurale traditionnelle, la grande porte est ordinairement bien peinte (en blanc ou parfois en vert) ; signe d'une maison bien entretenue, et garnie de rideaux pour empêcher l'arrivant de voir dans la maison, bien entendu, mais aussi pour faire montre d'ordre et de richesse, surtout si elle est décorée de dentelle «à pleine main». Cette porte n'est pas installée n'importe où sur la maison : à l'extérieur, la fausse porte doit ouvrir en présentant le dos aux vents dominants, de manière à ne pas laisser le froid s'engouffrer ; il en est de même de la porte du tambour qui, de plus, n'est habituellement pas située vis-à-vis celle de la maison. À l'intérieur, la porte ne doit pas s'ouvrir directement sur la table que le visiteur se trouverait à voir en entrant, etc. Quant à la seconde porte, ou porte de côté ou d'arrière, elle serait située par rapport à un système de commodité avec l'exploitation rurale. Près de ces portes, à l'extérieur, on laissera des instruments ou installations qui

4. Lorsqu'elle existe, sa fonction n'est généralement plus la même, puisqu'il s'agit d'un foyer d'agrément ou qu'elle n'a qu'un rôle décoratif.



PRINCIPALES OUVERTURES	
MAISON RURALE TRADITIONNELLE	MAISON DE BANLIEUE CONTEMPORAINE
grande porte portes du côté ou d'en arrière petite porte pour les animaux fenêtres (aérateur) soupiraux drain évier cheminée trappe de cave trappe «à cochon» trappe à bois trappe d'en haut	porte d'en avant porte d'en arrière porte du garage porte de cave fenêtres (climatiseur) soupiraux égouts sortie de sècheuse ventilateur de hotte ventilateur de chambre de bain ventilateur pour l'isolation cheminée entrée d'eau entrée électrique entrée de téléphone entrée d'huile

serviront à se débarrasser d'objets ou de déchets avant d'entrer dans la maison. Ainsi, en hiver, on y retrouvera un balai ou un tapis afin d'enlever la neige qui colle aux chaussures et vêtements; et en été, il s'agira d'un «gratte-pied» ou tapis pour nettoyer la boue et la poussière, ou encore, une «moppe» pour essuyer le plancher. On y trouvera aussi, fixés au mur près de la porte, des clous pour suspendre certains vêtements ne servant que pour les travaux à l'étable.

Toujours en rapport avec ce système de commodités, nécessaires aux besoins de l'habitation, on trouvera près de la porte certains instruments et installations pour y conserver soit des aliments ou du combustible: boîte à bois de chauffage; boîte à lait, à pain et à beurre; écuelle pour la nourriture des chiens et des chats; en hiver, dans le tambour, des récipients à conserver la pâtisserie, la pelle et la chaudière à charroyer l'eau.

Cette porte que l'on calfeutre en hiver à l'aide de guenilles, de coupe-froid et dont on «abrilie» les fentes de vieux vêtements pendant la nuit est ordinairement pourvue d'une serrure, mais on ne la «barre» pas. On va même se servir de la poignée de la porte afin d'y fixer la «strappe» qui sert à aiguiser le rasoir,

où d'y rattacher la lanière de guenilles à tresser. Les diverses fonctions et usages accomplis autour des portes de la maison rurale traditionnelle contrastent avec ceux de la maison de banlieue actuelle où l'on retrouve une porte «d'en avant» plus élaborée que celle d'en arrière et près desquelles on retrouve paillasson et tapis caoutchoutés destinés à recueillir le sel provenant de la neige fondante, en plus des crochets pour y suspendre des vêtements. Mais la porte de la maison de banlieue se distingue de celle des ruraux par ses nombreuses serrures, chaînes et crochets que l'on garde constamment «barrés». Elle sera aussi ornée du numéro civique et voisinera, à l'extérieur, la boîte aux lettres et, plus récemment, le support à journal.

La porte et ses alentours est le lieu de comportements très significatifs entre les occupants de la maison et les visiteurs. En campagne, traditionnellement, l'arrivant s'annonce, soit en se faisant voir ou en faisant du bruit. Il ne cogne pas à la porte, s'il se considère très près des habitants. Deux ethnographes travaillant dans une communauté rurale disaient : «Nous nous sommes sentis acceptés quand les gens ont cessé de cogner à la porte». De plus, il est jugé impoli de tasser le rideau pour voir qui est là avant d'ouvrir la porte. Normalement, la grande porte est réservée aux visiteurs de marque ; les autres entrent par la porte de côté ou à l'arrière. Lorsque quelqu'un frappe à la porte, on ne lui crie jamais : «Entrez!». La personne se montre graduellement en entrouvrant la porte et, selon l'attitude des occupants, elle avance le corps au complet et referme la porte derrière elle. S'il s'agit d'un étranger, il retient la porte entrebaillée, car il ne fait pas partie des lieux. Si les occupants disent alors : «Entre, c'est froid; entre c'est plus chaud; viens, assis-toi», c'est que l'on veut entamer un discours. Si quelqu'un ne referme pas la porte derrière lui, on lui dit : «Ferme la porte, tu n'es pas dans un moulin à farine», ou «c'est pas un trou de cul (elle ne se referme pas toute seule)». Une fois entré, si les occupants ne veulent pas garder le nouveau venu longtemps à l'intérieur, ils s'avancent vers lui pour lui parler et le repousser vers le dehors. S'ils veulent l'accueillir dans la demeure, ils reculent comme pour entraîner l'arrivant vers le milieu de la pièce et, en hiver, vers le coin le plus chaud, souvent vers le poêle.

Si l'on déplace une chaise au moment où l'arrivant referme la porte, c'est qu'on veut le faire asseoir à cet endroit précis, peut-être parce qu'il porte des bottes maculées de boue ou que de cet endroit il ne verra pas telle chose dans la maison. Le fait de faire asseoir quelqu'un près de la porte indique qu'il n'est pas le bienvenu. Au moment de partir, on ne le laisse pas s'attarder dans la porte, ni parler. Pour sortir, l'étranger ouvre lui-même la porte et, si les occupants s'en chargent, il est grand temps pour lui de quitter les lieux. La conversation peut se continuer à l'extérieur, mais après avoir refermé la porte. Enfin, l'insulte suprême est de «se faire maudire à la porte».

Ce comportement est bien différent de celui des habitants de la maison de banlieue actuelle où le visiteur s'annonce à la porte d'en avant, celle qui

donne sur la rue, en pressant sur une sonnette électrique. Il y est accueilli par les occupants de la maison qui entrebailent les rideaux de la porte ou le scrutent au travers d'un judas afin de l'identifier ou de juger de son allure. Le premier contact se fait généralement sur le pas de la porte ouverte, quand ce n'est pas de chaque côté d'une porte entrebaillée encore retenue par sa chaîne avec, à l'intérieur, l'occupant, et, à l'extérieur, le visiteur qui explique le but de sa venue.

Traditionnellement, certains signes pouvaient être reliés à la porte pour exprimer l'état des occupants de la maison : un bas de laine rouge fixé au cadre de la porte indiquait qu'un ou des occupants de cette maisonnée était atteint de maladie contagieuse, la scarlatine, par exemple; la fausse porte qui battait au vent ou ne fermait pas bien annonçait une habitation où il n'y avait pas d'homme; la présence des habitants dans la maison était signalée en hiver par une pelle appuyée près de la porte ou encore par le fait de laisser la fausse porte ouverte.

La porte faisait aussi partie des grands moments de la vie. En rapport avec le mariage, on disait à un prétendant qui avait de la difficulté à ouvrir la porte : «Tu n'auras pas la fille de la maison». Et il y a la tradition de soulever la mariée au-dessus du seuil de la porte, coutume qui s'est continuée en milieu urbain, et qui se pratique encore à l'occasion dans les campagnes. À la mort d'un occupant, on suspendait un crêpe sur le cadre extérieur de la porte et on faisait très attention, en sortant le cercueil, de ne pas le frapper contre le cadre de la porte, car si un tel incident se produisait, c'était signe de malheur pour la famille. La porte était aussi l'objet de prédilection pour les avertissements venant des trépassés; par exemple, elle claquera quand il ne vente pas, ou l'on y entendra frapper trois coups, sans qu'il y ait présence humaine sur le seuil. Dans le même ordre d'idées, il ne fallait jamais ouvrir la porte pour regarder lors du passage d'un cortège funèbre. Par contre, lorsque le «Bon Dieu» passait ou que le curé «allait au malade», la maisonnée se plaçait dans la porte ouverte, la tête baissée. Avec la disparition de la pratique d'exposer le corps à la maison, ces croyances et pratiques ont disparu aussi et elles ne font plus partie de la réalité de l'habitation urbaine contemporaine.

Les portes des maisons rurales traditionnelles et des maisons de banlieue servent encore à marquer certains aspects du cycle annuel des fêtes et des saisons. À Noël, les portes affichent la traditionnelle couronne ou les autres types de décoration allant des chandelles aux figures électrifiées de «Père Noël» en plastic. Dans les campagnes d'autrefois, on avait hâte de laisser la porte ouverte pendant quelques moments au printemps : c'était un rituel. Les plus vieilles disputaient leurs brus disant qu'elles allaient rendre les enfants malades, mais les jeunes femmes pouvaient ensuite dire : «le printemps est arrivé, j'ai ouvert ma porte aujourd'hui».

Pour afficher leurs croyances, les habitants de la maison rurale traditionnelle pourvoient la porte de plusieurs charmes. C'est ainsi qu'au-dessus du cadre de la porte, à l'intérieur, on plaçait une médaille du Sacré-Cœur, tandis qu'à l'extérieur était parfois fixé un fer à cheval (le «rond» vers le bas) afin d'apporter la chance sur la maison et peut-être conjurer les mauvais esprits qui s'aviseraient d'y pénétrer. De même, lorsque éclatait un orage électrique avec tonnerre, on aspergeait la porte avec de l'eau bénite (comme les fenêtres et souvent aussi le poêle). Enfin, il était mal vu de maudire une porte fermant mal ou comportant quelque défaut. «On a la porte qu'on mérite», disait-on, signifiant par là que si on ne l'entretient pas bien elle sera délabrée.

Dans le même ordre d'idée, la porte pouvait servir à des présages ou prédictions: le fait pour un visiteur de franchir une porte pour la première fois permettait de faire un vœu; entrer par une porte et sortir par une autre attirait la malchance; la porte qui crisse le soir ou le givre sur les pentures à l'intérieur de la maison annoncent un lendemain froid; la porte «renflée» ouvrant difficilement indique que la maison est une «cascouine», humide, mal bâtie. Bien entendu, toutes ces croyances ne sont plus associées aux portes de la maison de banlieue contemporaine.

Si la fenêtre est, selon le dictionnaire, avant tout une ouverture plus ou moins décorée servant à l'éclairage et à l'aération des maisons, elle comporte aussi d'autres usages, mais moins nombreux que ceux que nous avons relevés jusqu'à maintenant pour la porte. À la ville, comme à la campagne, les fenêtres sont décorées de rideaux et de fleurs. Dans la maison rurale traditionnelle, les fleurs sont souvent des plans poussés, des semis que, dès les mois de février et mars, la femme commence déjà à préparer pour garnir le potager familial. De plus, la présence de rideaux ou le fait que les stores sont levés signalent au visiteur la présence d'occupants dans la maison. Cet aspect se retrouve aussi dans la maison urbaine où cependant les occupants, pendant leur absence, font comme s'ils étaient présents en gardant les stores levés ou en actionnant à l'aide de minuteries des lampes placées près des fenêtres, pour empêcher les cambrioleurs de s'introduire sur les lieux en leur laissant croire à la présence des gens. Il n'est donc pas étonnant de retrouver collée sur les fenêtres de ces maisons l'étiquette identifiant le type d'alarme ou autre dispositif utilisé contre les voleurs ou encore celui d'organisme comme *Parents-Secours*. À la campagne, avant l'invention du téléphone, on se servait d'un code d'usage comme une lampe placée dans la fenêtre ou la disposition des rideaux pour transmettre un message aux voisins immédiats. On peut aussi ajouter que les fenêtres, comme les portes, sont décorées durant le temps des Fêtes.

La cave étant habitée ou utilisée pour nombre d'activités (bricolage) dans la maison de banlieue, il est certain que les soupiraux, s'ils existent, vont avoir une fonction un peu différente de ceux de la maison rurale traditionnelle. Ils serviront beaucoup moins à l'aération du sous-sol qu'à fournir un certain

éclairage aux occupants. En ville, ces soupiraux seront fermés de grillages ou de barreaux contre les cambrioleurs.

Au sens propre, le mot «trappe» signifie «piège qui fonctionne quand l'animal met un pied dessus». Par analogie, ce mot désigne une «sorte de plateau qui ferme une ouverture au niveau du sol ou d'un plancher, et qui se lève ou se baisse à volonté». Et cette analogie est bien fondée en ce qui concerne la maison rurale traditionnelle car la cave est inhabitée. On y conserve des réserves de nourriture qui aideront à passer l'hiver, mais ce lieu frais, humide, où se retrouve aussi parfois de la vermine attirée par les aliments entreposés, se situe aux limites de l'habitation. (Il est donc normal que l'ouverture qui y donne accès se nomme une trappe.) Les enfants sont réticents à s'y introduire pour dégermer les patates en fin d'hiver; c'est d'ailleurs l'endroit où l'on menace de les enfermer lorsqu'ils sont malcommodes, seuls avec le chien qu'on y renferme lorsqu'il vient de la visite, ou avec les chats qui y chassent les souris et les rats. Les chats étaient emprisonnés dans la cave pendant tout le temps qu'un mort était sur les «planches». Et les gens mal venus étaient assis au-dessus des fentes de la trappe de cave ou, encore pire, au-dessus des pentures et de l'anneau. L'hiver, les soirs de froidure, on tirait un tapis sur la trappe de cave afin de «couper» les courants d'air. Comparée à l'inoffensive entrée de cave du sous-sol habité de la maison de banlieue actuelle, la trappe de cave de la maison rurale traditionnelle, même si elle donne accès à des réserves de nourriture (celles-ci se gardant dans un milieu frais et humide) prend un aspect maléfique: elle donne sur un monde obscur, mystérieux, soumis aux émanations potentiellement dangereuses que l'on pensait se dégager de la terre fraîchement remuée.

Il n'est donc pas étonnant que la maison traditionnelle ait été dotée d'une autre trappe ouvrant aussi sur la cave, la «trappe à cochon», située près de l'évier où l'on lave la vaisselle; elle mesure approximativement un pied par un pied et on y versait les lavures de vaisselle qui tombaient dans une auge menant à un demi-baril. On en tirait le liquide à préparer le brouet de porc.

Enfin, on trouvait presque toujours une troisième ouverture percée dans le plancher de la cuisine, «la trappe à bois», d'environ deux pieds et demi de côté et qui donnait sur une boîte à bois fixée sous le plancher de la cuisine par la cave. Cette boîte servant à contenir le bois de chauffage était ordinairement placée à côté du poêle. Quand elle était installée devant, on disait qu'elle était dangereuse à cause des tisons qui pouvaient y tomber lorsqu'on en tirait du bois de chauffage et que la porte du poêle était ouverte. Parfois, on y jetait les saletés, lorsqu'on balayait le plancher; on disait alors de la personne qui le faisait: «une telle jette ses cochonneries dans la cave», pour dire qu'elle était «sans cérémonie», malpropre.

La trappe qui permet d'accéder à l'étage par un escalier est percée dans le plafond, pas trop loin du poêle, pour que la chaleur y passe. Afin de ne pas obliger les habitants à trop s'étirer les bras, elle ouvre grâce à des pentures fixées

sur son long côté. Un contrepoids, souvent une pierre ou une vieille pièce de fer, est suspendu à la trappe au moyen d'une corde sur poulie. L'hiver, lorsqu'on ne couche pas «en haut», on la garde fermée, mais on l'ouvre les jours de cuisson du pain pour rafraîchir la maison. Certains l'enlevaient l'été.

La maison de banlieue contemporaine se distingue de la maison rurale traditionnelle par ses nombreux conduits en fer, en cuivre ou en plastique servant au passage de l'eau, de l'air humide, des mauvaises odeurs, des égouts, de l'électricité, de la voix ou même d'un combustible comme l'huile. Ces entrées et sorties ont profondément modifié les rapports entretenus par les habitants de la maison avec leur environnement immédiat : on n'y apporte plus l'eau dans des seaux ; le bois remplacé par l'huile ou l'électricité n'est plus transporté ; une bonne partie des déchets va directement à l'égout ; l'aération est active et ne se fait plus par les fenêtres (que l'on clôt hermétiquement pour sauver de l'énergie) mais par des conduits spéciaux équipés de moteurs électriques. Ces nouveaux «services» ont rendu les occupants de notre maison de banlieue beaucoup plus dépendants. De nouveaux métiers se sont développés, ceux d'électricien et de plombier, pour répondre aux besoins engendrés par cette technologie que l'on ne maîtrise pas. Et cette source d'énergie très puissante que l'on utilise sans la connaître, ces drains qui mènent vers des égouts souterrains où règne un monde d'obscurité et d'immondices sans nom, cette eau que l'on dit potable sans que l'on soit trop sûr de son origine ou de sa qualité, sont en train d'engendrer tout un folklore dont on commence à peine à soupçonner l'existence. Qui n'a pas entendu parler de rumeurs voulant que des alligators se soient adaptés à vivre dans les égouts de New York, ou encore que des rats d'égout pouvaient remonter par la tuyauterie et pénétrer dans la maison par le bol de toilette ou le compacteur à déchets, ou des dangers que représente l'utilisation des appareils électriques par temps d'orage, ou encore, d'anguilles trouvées dans l'eau potable transportées par les conduits d'aqueduc ? Craintes justifiées dans certains cas, mais dont il faudrait essayer d'estimer la part d'imaginaire.

Voyons finalement une dernière ouverture qui sert en même temps au chauffage de la maison et à son aération, et que l'on retrouve de moins en moins dans la maison actuelle, la cheminée. Le foyer à âtre, comme plus près de nous le poêle, était traditionnellement le lieu de réunion, de regroupement de la maisonnée. C'est là que l'on mangeait, que l'on se chauffait bien sûr, mais c'est aussi là que l'on discutait, se divertissait et où même parfois on dormait. C'est souvent sur la cheminée que l'on accrochait le fusil de la maison et, dans son vaste conduit, que l'on faisait fumer les jambons. La cheminée qui fume rassure, trahit la présence des habitants de la maison. Le nombre de cheminées sur une maison est signe d'aisance, c'est pourquoi on retrouve parfois à une extrémité de la maison, faisant pendant à la vraie cheminée, ces «cheminées menteuses», non fonctionnelles, qui ajoutent à la symétrie de l'édifice. Dans le grenier, on trouve, fixée à la cheminée, une médaille qui servait à préserver la maison du

feu. Des contes traditionnels rapportent que des esprits sortent par la cheminée ou encore que le diable danse sur son sommet. Et plus près de nous, le Père Noël s'en servait il n'y a pas encore si longtemps pour descendre dans la maison à laquelle il accédait par la petite porte servant à enlever la suie.

À partir de ce corpus très peu abondant, que nous qualifions nous-mêmes d'impressionniste et qui n'a pas été recueilli par une enquête systématique, il nous est très difficile de tirer des conclusions nettes. D'autant plus que nous sommes très conscients que les deux types d'habitation choisis constituent deux pôles d'une réalité que nous n'avons pas pris le soin de définir en profondeur, donc une réalité que nous avons simplifiée pour les besoins de cette première exploration.

L'une de nos hypothèses de départ était que la maison rurale était ouverte aux visiteurs alors que celle de la banlieue leur était fermée. Après avoir passé les faits en revue, il nous apparaît bien que, même si on ne «barre» pas les portes en campagne, il est très difficile à tout étranger mal venu de s'y introduire. Les chaînes, crochets et serrures de la banlieue y sont remplacés par un contrôle social et une gestuelle élaborée qui fait que le visiteur, initié à ce code, se rend très vite compte de l'intention des occupants de la maison à son égard. L'usage que l'on fait des portes correspondrait-il à deux états du système social : l'un, plus ancien, qui n'a besoin de s'affirmer qu'à travers un code de comportement; et l'autre, qui doit reposer sur une barrière physique?

Tout au long de cet essai, nous avons souligné la différence très nette entre les ouvertures de nos deux types d'habitation, par exemple, les trappes pour la maison rurale traditionnelle et les entrées et sorties pour la maison de banlieue contemporaine. Bien entendu, nos premières recherches nous font soupçonner un imaginaire très riche pour la maison traditionnelle. Cependant, comme nous l'avons vu, il se pourrait aussi que l'enquête orale révèle des comportements aussi importants en nombre en ce qui concerne l'habitation actuelle. Y aurait-il eu transfert de l'imaginaire sur les anciennes ouvertures, vers les nouvelles? Peut-être. Peut-être aussi sommes-nous en présence d'un imaginaire en pleine mutation. La crainte de voir les esprits des morts entrer par la porte ouverte aurait pu être remplacée par celle de rats ou de ces vagues créatures venues d'un monde qui échappe de plus en plus à notre contrôle. Il nous semble qu'il y aurait là une hypothèse de recherche tout à fait originale, en rapport avec le fait d'habiter.

Finalement, nous pensons que ce premier tour d'horizon, cette première plongée dans les faits portant sur l'habitation, dépasse les approches formalistes ou fonctionnalistes auxquelles on nous a habitués, et qu'étendue à tous les autres aspects de la maison (dormir, manger, travailler, se reposer, etc.) elle serait susceptible de nous en révéler les dynamismes profonds.